

BAUDOIN

j'ai
pas tous
les mots



COLLECTION CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI



© Les Éditions du Sonneur, 2021
Collection dirigée par Martine Laval
ISBN : 978-2-37385-230-1
ISSN : 2495-2680
Dépôt légal : mai 2021
Conception graphique : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

BAUDOIN

j'ai
pas tous
les mots



..... collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

Peindre la vie ? Oui, rien que ça. Il n'est qu'un même mais Edmond Baudoin sait déjà que la sienne de vie ne sera pas celle tracée de façon arbitraire par le destin. Il sait que des chemins insaisissables l'attendent, il sait que son monde sera celui de l'intranquillité. À 16 ans, il quitte l'école – ou est-ce l'école qui ne veut plus de lui ? Il travaille, employé aux chiffres, service comptabilité. Pendant des années, presque en cachette, il dessine. Un jour, il se dit « non ». Il change de cap. Il a 32 ans et ne laisse personne lui dire qu'il fait le mauvais choix : le dessin, la peinture, et adieu les chiffres ! Edmond Baudoin réalise enfin son rêve d'enfant : « peindre la vie » selon ses propres mots. Il a la curiosité des ailleurs – proches ou lointains –, des différences comme des concordances. Il a, vissé dans le regard et au bout de son pinceau, un immense désir de

rencontres et de partages. Il va au-devant des Humains – titre de l'un de ses albums –, femmes et hommes jetés sur les routes, fuyant guerres et misères. Il lit sur les visages la fatigue et l'espoir, et dessine noir sur blanc, d'un trait puissant comme enroulé de grâce, la vie qui résiste. Il donne souffle et rythme à ses images, et transforme notre réalité en une chorégraphie explosive.

Au gré de plus d'une centaine d'ouvrages, entre auto-fiction et reportage, Edmond Baudoin interroge le monde, va à son chevet, lui porte secours, le dorlote avec une immense tendresse. Rebelle au cœur câlin, il inocule à ses histoires dessinées ses convictions : fraternité et liberté. « Naître, c'est s'engager » affirme-t-il, n'en déplaie à nombre de créateurs, artistes et écrivains, qui réfutent le mot autant que l'idée. Refuser d'agir est « une insulte à la vie » s'acharne-t-il. Alors, pour notre

PRÉFACE

collection, sur les traces d'un Jack London épris de justice, l'autodidacte, lui qui croit ne pas avoir tous les mots pour parler et écrire, débroussaille l'écriture comme il se moque des frontières, dompte les embûches, apprivoise syntaxe et ponctuation, et nous embarque dans une danse joyeuse, un hymne à la vie.

MARTINE LAVAL

LA CHANCE

J'ai eu la chance d'avoir un frère malade.

Sa maladie lui interdisait de jouer dans la rue avec les amis, j'avais, j'ai, dix-huit mois de plus, je l'aimais, je l'aime, on était ce qu'on appelle « cul et chemise », je restais donc avec lui à la maison, à l'abri du froid et des microbes. Nous avions à notre disposition des crayons et du papier, notre père comptable nous les fournissait à volonté.

Notre âge était 7 et 8 ans en 1950.

Du papier, des crayons, le dessin.

Nous dessinions tous les jours, la bronchite chronique de Piero nous a privés d'école maternelle. Il était difficile pour la maman de faire que l'un y aille et l'autre, trop fragile, en soit dispensé. À l'époque, pas de télé. On progressait tous les jours, chacun sur des chemins différents, mais parallèles. Piero voulait de la clarté, il s'ap-

pliquait, il inventait de nouvelles formes, des carrosseries d'autos futuristes ; je cherchais l'expression de la vie. Il était pour moi le plus grand dessinateur du monde, j'étais pour lui le meilleur.

Ce fut notre chance, elle nous a protégés de toute adulation, il n'y avait aucun artiste au-dessus de l'un de nous, personne contre qui lutter, Picasso et Rembrandt étaient certes immenses, mais comme l'était Piero pour moi, comme je l'étais pour lui. Le seul dépassement était celui de nous-mêmes.

Il faut imaginer une marmite dans laquelle mijotait à feu très doux la sauce de notre invention, à laquelle, tels des sorciers, nous ajoutions des formules magiques. J'améliorais les siennes, il corrigeait les miennes et toujours notre appétit grandissait.

L'AU-DELÀ

Notre ville, Nice, le quartier Riquier, la rue Smolett, ça voulait dire l'hiver, l'école.

Villars-sur-Var, le village de naissance de la maman, c'était l'été, les vacances.

Cinquante kilomètres en train, le père n'a jamais possédé de voiture. Nous descendions à la gare de Villars, puis le convoi repartait. Je le regardais parcourir quelques quatre cents mètres à flanc de montagne au-dessus du Var ; au-delà de cette distance, le fleuve fait une courbe. Le train disparaît derrière.

Et derrière, c'était l'inconnu, ailleurs, un autre monde, que je n'ai entrevu qu'à l'âge de 15 ans, passager de la voiture d'un grand, riche du permis de conduire. La destination était le bal de Puget-Théniers, quinze kilomètres au-delà de notre gare. Le mystère de l'après Villars était résolu, un autre se présentait : l'après Puget-Théniers.

Toujours un autre virage, un autre horizon, un autre col, un autre précipice, des questions autres, des remises en cause.

Ma curiosité de l'ailleurs est devenue irrépressible : découvrir de nouveaux paysages – nouvelles montagnes, rivières, mers, villes, et ceux qui vivent en ces espaces, les gens, les humains. Aller plus loin dans les pays, dans le monde, à la rencontre de l'inconnu pour me connaître, quitte à me mettre en danger.

Pour dessiner, il faut du calme, une table qui ne bouge pas, à l'abri du vent, du bruit, des agressions. Pourtant c'est debout, dans une rue, un jardin, sur une place, le carnet dans une main, le pinceau dans l'autre que je fais la plupart de mes dessins et de mes portraits. Au Liban pendant la guerre en 1988 ; sur la frontière Mexique-États-Unis à Ciudad Juarez en 2011, quand l'armée et les cartels s'affrontaient ; en 2014 dans les montagnes colombiennes, les portraits des paysans déplacés par la guerre entre FARC et paramilitaires ; en 2017 dans la vallée de la Roya en France, à la rencontre des migrants, de ceux qui les aident ; les portraits des habitants de Clamecy, de Faux-la-Montagne, de Chamiers, une banlieue de Périgueux...

PIERO

Certains adolescents se mettent en danger physiquement, ils caressent la mort avec leurs corps. Je n'étais pas de ceux-là. Non, depuis petit, ma quête c'est : « Essayer de peindre la vie. » Avoir ce désir, c'est entrer dans le monde de l'intranquillité, de l'insaisissable. Il n'y a pas

de fin à vouloir aller après les virages, là où les trains disparaissent. Une malédiction mais une chance en même temps. L'origine de la miennne est dans la nuit. Jusqu'à 12 ans, j'ai dormi avec mon frère dans le même lit. Piero avait de longues quintes de toux, je caressais sa poitrine en espérant le calmer, je me collais ensuite à lui, dans son dos. Nuit après nuit, pendant des années, mes poumons à quelques centimètres des siens, en mon silence je lui disais : « Donne-moi ta maladie Piero, moi je suis fort, je vais la tuer. » Je n'y suis pas arrivé. Mais un peu de mon frère est passé en moi, moi en lui.

Pourquoi la ligne claire pour Piero, les gribouillis pour moi ? Piero est devenu décorateur, il a fait des maisons confortables ; à l'inverse, c'est le dehors qui me tient à cœur, et la qualité première d'une maison, c'est qu'elle ait une porte.

Avoir des microbes ou pas et avoir dix-huit mois d'écart sont des différences qui nous ont fait marcher vers des avenir différents.

J'avais 4, 5, 6 ans quand le monde découvrit l'horreur de l'idéologie nazie. Les journaux communistes de ce temps publiaient presque tous les jours des photos

montrant les charniers découverts dans les camps de la mort. Ces images en noir et blanc me fascinaient, elles étaient de mauvaise qualité, imprimées sur du mauvais papier. Savoir que ces espèces de racines entrelacées dans la boue étaient des humains faisait que j'essayais de comprendre l'incompréhensible, je les étudiais, je les recopiais, une fois, deux fois, trois fois je recommençais. Les corps nus sur les photos n'étaient pas délimités par un trait, ils se matérialisaient en opposition aux gris et noir de la boue dans laquelle ils étaient englués. Ce n'était pas du tout comme les personnages des quelques illustrés que j'avais feuilletés jusqu'alors, *Tarzan*, *Le Fantôme du Bengale* ou *Blek le Roc*. Ce n'était pas comme dessinait Piero. Nous échangeions sur ces sujets, nous étions des étudiants en culottes courtes. En examinant les photos de près, j'eus une révélation : les gris, les noirs, les blancs étaient obtenus par un nombre plus ou moins grand de points agglutinés ou absents sur la surface du papier. Plus tard, j'analysai qu'il en était de même avec les photos couleur.

À 16 ans Piero a eu son brevet, il est entré aux Arts déco de Nice. Je n'avais que le certificat d'études pri-

maire et un CAP d'aide comptable. Et puis il n'était pas question que nous nous lancions tous les deux dans un métier qui n'en était pas un : artiste. Il était donc normal que ce soit Piero qui tente. Il a bénéficié d'une bourse pour « monter » à Paris, aux Beaux-Arts, son logement payé par la ville. Il est allé jusqu'à présenter le prix de Rome, et puis il est revenu à Nice, les dogmes de l'art officiel avaient fini par l'écœurer. En arrivant, il m'a dit : « C'est des cons, des nuls, pas question de rajouter une merde à leurs merdes. » J'ai toujours pensé qu'il me passait le relais.

L'ART

J'ai visité quelquefois les prisons avec le dessein d'enseigner l'art aux détenus. Le mot « art » était souvent incompréhensible pour les jeunes hommes qui m'écoutaient. Il ne se raccroche à rien pour beaucoup d'entre nous. C'était vrai pour Piero et moi jusqu'à nos 14 ou 15 ans, une abstraction ténébreuse utilisée dans un monde de Martiens qui ont l'accent pointu – ma mère disait l'accent parisien.